

# 1

---

## Psychanalyse et liberté

Les patients qui s'adressent à nous, analystes, veulent se libérer de leurs symptômes, de leurs inhibitions, de certains fantasmes contraignants, de leurs obsessions, bref : ils veulent se libérer de leur fonctionnement névrotique, psychotique, parfois, par défense bien sournoise, d'un fonctionnement extrêmement pauvre. Bien entendu, habituellement ils ne formulent pas leurs aspirations de cette manière-là. Dans un premier temps, ils ne sont pas conscients qu'ils cherchent à gagner une liberté par rapport à ce qui les enferme, notamment la compulsion de répétition, plus ou moins bien déguisée.

Or est-ce que nous, psychanalystes, croyons que l'expérience psychanalytique peut aider à trouver une liberté qui va au-delà de la simple disparition de symptômes ? Comment pouvons-nous, avec notre conception d'un fonctionnement psychique inconscient, concevoir une quelconque liberté de l'être humain alors que nous connaissons si bien la surdétermination de la pensée inconsciente et consciente de l'homme, la surdétermination aussi de son vécu et de son fonctionnement psychique en général !

Au-delà d'une créativité trouvée ou retrouvée<sup>1</sup> au terme d'une analyse, au-delà d'une libération – relative – de symptômes, qu'entendrions-nous

---

1. Il est vrai que, dans la théorie psychanalytique, nous parlons facilement, à partir des travaux de Winnicott, d'une créativité qui peut être retrouvée ou surgir suite à une analyse. Il s'agit là sans doute d'un fonctionnement qui est à l'opposé de la compulsion de répétition. Cependant, l'idée de la créativité, dans les écrits des auteurs post-kleinien, est étroitement liée à la conception d'une « croissance psychique », c'est-à-dire d'un processus évolutif. Il me semble que la notion de « liberté » va au-delà de celle de la créativité, cette dernière étant plus précise alors que la notion de liberté reste plus indéterminée.

comme *espaces de liberté* dégagés éventuellement à partir de l'expérience psychanalytique ? La psychanalyse serait alors non seulement une thérapie qui peut aider à se libérer de symptômes, de la compulsion de répétition et ainsi à accéder à un autre fonctionnement mental, mais aussi une pratique qui aurait un potentiel émancipateur plus général.

Les découvertes freudiennes quant au fonctionnement psychique nous laissent quelque peu perplexes face à la question de la liberté de l'homme, sa liberté de disposer de ses facultés potentielles, de ses facultés de jouir, mais aussi de ses facultés de perception et de pensée.

Nous nous souvenons tous de l'affirmation de Freud que « *le moi n'est pas maître dans sa propre maison* » (1917a, p. 50).

Les processus inconscients et la force des pulsions sexuelles sont responsables du fait que l'homme, de par la structuration de son appareil psychique, ne peut se croire « libre » et ainsi « maître » de ses facultés : contrairement à sa conviction première, des représentations inconscientes contribuent aux pensées et actes de l'homme ; ils ne sont pas le résultat d'une pensée ou d'une volonté consciente ! Mais pire encore, même la perception est mise en cause par Freud : selon lui, nous n'avons jamais affaire à une perception en état « brut », mais toujours à une perception marquée par ses passages successifs dans les strates topiques avant de se faire connaître à la subjectivité comme perception<sup>2</sup>.

Freud nous a donné une abondance d'exemples sur la force déterminante de la pensée inconsciente et de la poussée pulsionnelle dans ses textes. Chaque fois, il affirme l'universalité de ce déterminisme et ainsi il subvertit la frontière entre normalité et pathologie.

On peut dire que Freud parle, tout au long de son œuvre, de forces innées contraires à la liberté potentielle de penser, de fantasmer, de se représenter, liberté qui, nous le verrons plus loin dans un exemple clinique, peut être difficile voire douloureuse à assumer par le sujet.

Dans un premier temps, Freud pense que c'est le facteur constitutionnel et l'événement historique (traumatique) qui – pas en soi mais dans leur après-coup<sup>3</sup> – déterminent le destin des pulsions, ainsi le destin du sujet, qui structureront son monde fantasmatique et, par conséquent, sa compulsion à la répétition. À partir de 1915, Freud prend en compte l'importance des fantasmes originaires : le complexe d'Œdipe revêt dès lors une connotation véritablement structurelle. Ici aussi, l'homme est vu

---

2. R. Roussillon (2001) traite de cette question, notamment dans le chapitre « Les enjeux techniques du "tournant de 1920" ».

3. Le concept de l'« après-coup » est essentiel chez Freud ; par contre il est souvent négligé dans les théories qui mettent l'accent sur les processus évolutifs, notamment les théories de M. Klein et de ses successeurs. J'y reviendrai plus loin.

assujetti à des déterminants qui échappent et à sa conscience et à sa volonté. Avec sa théorie phylogénétique il localise, enfin, dans la préhistoire de l'humanité (1939a) des sources également déterminantes de l'inconscient de l'homme. Dans un troisième temps, après le tournant des 1920, Freud conçoit le sujet comme esclave de son propre masochisme érogène primaire (1923a) et de la compulsion de répétition qui se situe au-delà du principe de plaisir (1920g) : la répétition ne se comprend plus seulement comme recherche du plaisir. De ce fait le psychisme perd sa logique vitale et son principe discriminatif. Mais le principe du plaisir/déplaisir ne disparaît pas pour autant, il est relativisé et ne réclame ses droits qu'« en surcroît ».

Par la cure analytique, nous cherchons à libérer l'analysant de sa compulsion de répétition pour qu'il puisse trouver un fonctionnement psychique davantage marqué par une circulation libre entre les motions pulsionnelles et les exigences de la réalité, entre plaisir et déplaisir.

Comme je l'ai développé ailleurs (1987), Freud, avec sa théorie psychanalytique, met en évidence que l'homme, contrairement à ce que le « siècle des lumières » avait décrété, n'était ni libre ni autonome ! Il aura mis un certain temps avant d'en arriver à des constatations aussi tranchées.

Dans un premier temps, il espérait qu'en renforçant le moi par la thérapie analytique, l'homme allait gagner du terrain par rapport au Ça. D'abord, il s'agissait donc d'une tentative de prise de conscience : à l'aide de la psychanalyse, et en renforçant les capacités moiïques, Freud cherchait à mettre en évidence l'« irrationalisme » névrotique de l'individu pour faire place à un sens accru de la réalité, voire à la Raison. Le Moi devrait être mieux « armé » pour gérer les exigences et de la réalité et des motions pulsionnelles.

Mais plus tard, Freud constate que même des parties du Moi sont inconscientes<sup>4</sup>. De surcroît, le Moi est investi par des pulsions – c'est le narcissisme ! « Le Moi n'est après tout qu'un morceau du ça, un morceau modifié, de façon appropriée, par la proximité du monde extérieur avec sa menace de danger » (Freud, 1933a, p. 159). Et le Surmoi, à qui le Moi doit rendre compte, est investi de son côté par le Ça ! Nul espoir donc que l'homme puisse penser, prendre des décisions et poser des actes sans qu'il soit déterminé par des désirs ou interdits inconscients. Comme Freud le dit dans l'« Abrégé » en 1937, la pulsion, les désirs pulsionnels sont la *cause ultime* de toutes nos actions.

La célèbre formule de 1932 « Wo Es war, soll Ich werden » (Que là où était du Ça, advienne du Moi) exprime, je crois, un déplacement d'accent

---

4. *Le Moi et le ça*, 1923.

dans la pensée de Freud. L'accent se déplace de l'idée d'un Moi-conscient vers la problématique des processus d'une appropriation subjective, se déplace d'un « être conscient » vers le *devenir* conscient.

Quant à la question de la liberté de l'homme, Freud, dans sa mise en cause, va bien plus loin. Il conçoit l'essence même de l'homme civilisé comme résultant d'une intériorisation de contrainte et de violence. « On peut finalement admettre que toute contrainte interne, qui s'affirme au cours du développement de l'homme, n'était à l'origine, c'est-à-dire au cours de l'histoire de l'humanité, que contrainte externe » (1915*b*, p. 135).

Le meurtre violent du père autoritaire de la horde primitive est à l'origine de la culpabilité que les fils vont développer, et chez Freud cette dernière est la condition *sine qua non* à toute sublimation, voire à la symbolisation.

Dans le sentiment de culpabilité se nouent haine et amour, ce qui en fait le moteur de la civilisation<sup>5</sup>. L'intériorisation de la contrainte venant de l'extérieur, et ceci dans le passé et dans le présent, reste notre affaire actuelle à nous, car selon Freud, dans le ça ne se trouve « aucune modification du processus animique par le cours du temps. Des motions de souhait qui n'ont jamais dépassé le ça (...) sont virtuellement immortelles » (1933*a*, p. 157).

Freud nous a légué une œuvre complexe pour théoriser le fonctionnement humain et de surcroît une pratique, la pratique de la cure analytique. Si la théorie psychanalytique met en évidence la force déterminante de l'inconscient, elle peut aussi nous permettre, tout comme la pratique analytique, de penser et de saisir des espaces de liberté de l'homme sans pour autant mettre en doute la force déterminante de l'inconscient.

Si la psychanalyse peut nous offrir quelque chose de l'ordre de la liberté, je pense qu'on peut notamment dégager les trois points suivants :

1. le dispositif de la cure analytique comme lieu d'une liberté de parole unique ;
2. le concept de l'après-coup ;
3. la tension entre pensée inconsciente et pensée consciente.

Le premier pas clinique original de Freud, nous sommes tous d'accord, était l'invention de ce que Anna O. appelait la « talking cure », la cure de parole. Il s'agissait d'un changement de procédé puisque la « talking cure »

---

5. Ruth Menahem, « De l'analyse de l'individu à la compréhension de la société », 2002.